

«Memory Box» : une magnifique boîte à souvenirs dans Beyrouth bombardée

Ce film magnifique raconte les traumatismes de la guerre du Liban à travers une famille qui a émigré au Canada pour fuir les bombardements.



Manal Issa (Maïa jeune) et son amoureux Raja incarné par Hassan Akil dans «Memory Box», un film qui nous plonge dans le Beyrouth des années 1980. Prod

Par Yves Jaeglé

Le 19 janvier 2022 à 15h31

Noël sous une tempête de neige, aujourd'hui à Montréal. Alex, une adolescente, textote avec son groupe de copines sur ce que chacune

fera pour le réveillon, en attendant sa grand-mère, qui a cuisiné pour elle et sa mère. Téta, la mamie, ne parle toujours pas français trente ans après leur immigration depuis le Liban. Mais quand un livreur dépose une boîte énorme, elle comprend tout de suite et veut la déposer au sous-sol ou même s'en débarrasser avant le retour de Maïa, la destinataire et maman d'Alex.

Cette boîte en carton, c'est « Memory Box », du titre de ce film magnifique et unique en son genre, dans la finesse de sa forme qui mêle dans une grande fluidité un jeu avec l'écran et les souvenirs. Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, le couple de réalisateurs, nés tous les deux à Beyrouth en 1969 et qui y ont traversé la guerre, sont à la fois cinéastes -ils ont dirigé [Catherine Deneuve](#) en 2008 dans « Je veux voir » présenté à Cannes- et des artistes contemporains très reconnus dans les musées, notamment pour leurs installations vidéo.

Mais aucun formalisme dans leur approche visuelle et tellement humaine qui utilise un peu l'écran en « scrapbooking », ou « créacollage » comme disent les Québécois, après tout l'histoire s'y passe et le mot dit bien plus joliment cette utilisation du cadre comme un album de famille à l'ère 2.0. Le cadeau envoyé par la poste la veille de Noël contient tous les cahiers d'adolescence, les cassettes et photos envoyées pendant plusieurs années par Maïa de Beyrouth à Paris où s'était réfugiée sa meilleure amie avec sa famille pendant la guerre. Pourquoi ce retour à l'expéditeur ? Ne divulgâchons rien.

Une vision purement humaine et familiale

Alex ne veut rien voir, rien savoir de ce passé enfoui, dénié même, dont sa fille ignore tout dans la banalité en apparence paisible de leur vie canadienne. C'est Alex qui se plonge secrètement dans ces photos qui deviennent des petits films sur sa mère au même âge, entre 13 et 18 ans, dans le Beyrouth constamment bombardé de 1982 à 1987.

La vision n'est jamais politique, mais purement humaine et familiale, ces vies arrachées, constamment en danger, mais aussi la musique pop des années 1980, bande originale de cette jeunesse hyper occidentalisée (*ah, réentendre les Stranglers...*), les flirts, les amours, les copines, tout un monde qui sort de la boîte magique et tragique.

La guerre du Liban n'a peut-être jamais été racontée avec autant de détails sensoriels, de drames de voisinages -l'ex-amoureux de sa mère est-il un milicien ou seulement un ado en révolte ? Comme dans un jeu vidéo, mais avec une poignante humanité, on pressent à quel point chaque personnage peut être éliminé à tout moment par un tir ou une bombe.

Sauf Maïa, Alex et Téta, ces trois générations de femmes sans hommes qui se sont reconstruites au Canada, mais à quel prix. Ce film de transmission et de réconciliation qui ne règle aucun compte mais cherche une paix entre les générations et le tissage d'un lien coupé par les traumas, les dénis, risque de faire peu de bruit. Mais quelle énorme caisse de résonance dans nos cœurs.

LA NOTE DE LA RÉDACTION : 4/5

« *Memory Box* », drame franco-libano-canadien, de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, avec Rim Turki, Manal Issa, Paloma Vauthier, 1h42.